que. Chapelleries, tanneries. Commerce actif de céréales; vins de Hongrie et de Valachie.

JIYA s. m. (ji-ia). Mamm. Nom vulgaire des sarigues au Brésil.

JIZDRA, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 146 kilom. S.-O. de Kalouga, sur la petite rivière de Jezdra et près de son confluent avec l'Oca; 2,790 hab. Commerce de chanvre, toiles, fils, bois.

JMOUTE s. m. (jmou-te). Cheval d'une race russe, qui se trouve en grand nombre dans le gouvernement de Kovno, et qui n'est qu'une variété de la race des kleppers : *Les* JMOUTES *se vendent sur place de 240 francs à 600 francs.*

JOA s. m. (jo-a). Sorte de chapeau de femme en forme de plat, souvent orné de plaques d'argent ou de cuivre, que les Patagonaises fabriquent avec des tiges de saule tressées avec de la laine, et qu'elles portent attaché par deux fils aux cheveux de derrière la tête et par une mentonnière qui passe sous la gorge.

JOAB, guerrier juif, le plus célèbre des généraux de David, dont il était le neveu, mort l'an 1014 avant J.-C. Rempli de courage, mais d'un caractère perfide et sanguinaire, il excita à un grand nombre de reprises le mécontentement de David, qui, néanmoins, dans l'intérêt de sa politique, ne cessa de s'en servir. Du vivant de Saül, Joab vainquit Isboseth, compétiteur de David à la couronne, rejoignit ce dernier à Hébron, et poursuivit les brigands qui infestaient le voisinage de cette ville. Devenu jaloux d'Abner, autre officier de David, il le tua par trahison, montra un grand courage au siége de Jérusalem, reçut le commandement de l'armée d'Israël, écrasa les Ammonites à Rabbath, tua de sa propre main Absalon, qui, après s'être révolté contre le roi, son père, avait cherché un refuge dans la forêt d'Ephraïm, et força David à venir recevoir les félicitations de la multitude au sujet de cette triste victoire. Sa conduite en cette occasion indisposa tellement le roi contre lui, que ce prince résolut de donner à Amasa le commandement de l'armée. A cette nouvelle, Joab furieux se rendit auprès d'Amasa, feignit de vouloir l'embrasser et le frappa de son épée. David n'osa punir l'auteur de ce nouveau meurtre; mais, avant de mourir, il recommanda à Salomon de saisir la première occasion pour faire expier à Joab tous ses crimes. Cette occasion ne se fit pas attendre. Joab ayant pris parti pour Adonias contre Salomon, celui-ci fit arrêter le vieux guerrier qui s'était réfugié dans le temple et ordonna qu'on le mît à mort.

JOAGA s. m. (jo-a-ka). Bot. Syn. de JAACA.

JOACHAZ, roi d'Israël de 856 à 839 avant J.-C. Il succéda à son père Jéhu. Il continua de sacrifier aux idoles dans Samarie, fut attaqué par Azaël, roi de Syrie, qui tailla son armée en pièces, vit son royaume tomber sous la domination de ce prince, et s'humilia alors, dit la Bible, devant le Seigneur, qui sauva Israël de la ruine. Grâce à Dieu et à son courage, Joachaz parvint à chasser le roi de Syrie et régna dix-sept ans.

JOACHAZ, roi de Juda, fils de Josias. Il dépouilla son frère Joachim et régna pendant trois mois, en l'an 607 avant J.-C. Néchao, roi d'Egypte, rétablit son frère et l'emmena captif en Egypte. Joachaz était alors âgé de vingt-trois ans, et ne s'était signalé que par son impiété.

JOACHIM (SAINT-), bourg et commune de France (Loire-Inférieure), cant. de Pont-Château, arrond. et à 14 kilom. de Saint-Nazaire, au milieu de la Grande-Brière; pop. aggl., 905 hab. — pop. tot., 4,587 hab. Commerce de noir animal et de vins en gros. Vaste tourbière exploitée depuis un temps immémorial.

JOACHIM ou **ÉLIACIM**, roi de Juda. Dépouillé par son frère Joachaz (607 av. J.-C.), rétabli par Néchao, roi d'Egypte, qui, en échange, lui imposa un tribut, ce prince persécuta le prophète Jérémie, et fut massacré après onze ans de règne par ordre de Nabuchodonosor, qui ruina Jérusalem et emmena les Juifs en captivité.

JOACHIM ou **JÉCHONIAS**, roi de Juda, fils du précédent. Il régna un moment du consentement de Nabuchodonosor, puis fut emmené captif (598 av. J.-C.), et devint plus tard grand maître du palais d'Evilmérodach, successeur de Nabuchodonosor.

JOACHIM (saint), époux de sainte Anne et père de la Vierge Marie. Ce saint est à peine nommé dans l'Évangile, à propos de la généalogie de Jésus. De ce côté, on ne connaît donc rien de la vie de Joachim. Mais le *Protévangile* de saint Jacques donne quelques détails sur lui, qui ont été acceptés comme authentiques par les Pères de l'Église. On y apprend que Joachim était un homme d'une grande piété, mais fort raillé de ses voisins à cause de la stérilité de sa femme. Dans sa vieillesse, un ange vint lui annoncer qu'il serait père, et il eut, en effet, une fille, qui fut la mère de Jésus. La fête de saint Joachim, fort ancienne en Orient, n'a été introduite en Occident que par le pape Jules II, qui en fixa la célébration au 20 mars. Pie V le fit disparaître du bréviaire, mais Grégoire XV l'y rétablit (1622).

Joachim (ORDRE DE **Saint-**). Cet ordre, disparu aujourd'hui, fut créé le 20 juin 1755, par quatorze seigneurs allemands, ayant à leur tête le duc de Saxe-Cobourg-Saalfeld. Les chevaliers faisaient vœu de tolérance à l'égard de toutes les religions, de fidélité envers leurs souverains, et s'engageaient à secourir les pauvres, les veuves, les orphelins, les blessés. La devise de l'ordre était : *Deo, principi, legi* (à Dieu, au prince, à la loi). Le chef de l'ordre était un grand maître élu. Après lui venaient les grands commandeurs, les commandeurs et les chevaliers. Pour être admis dans l'ordre, il fallait prouver quatre quartiers de noblesse. Par ses revenus, l'ordre procurait à ses membres les moins aisés un soutien pour leur vieillesse et aux plus riches une augmentation de moyens pour faire du bien. La croix est à quatre branches, avec huit rayons pommetés d'or; elle est émaillée de blanc et bordée d'or. Dans un médaillon rond se détache, sur fond blanc, la figure d'un moine armé d'un glaive; sur le revers, une croix noire divise le médaillon en quatre parties. La branche supérieure de la croix est surmontée d'un heaume. Le ruban est vert. La plaque en argent reproduit le médaillon, mais porte en inscription la devise de l'ordre. Un ruban vert liséré d'argent était la seule décoration des membres honoraires. Les grands commandeurs portaient le ruban en écharpe, de droite à gauche, les commandeurs en sautoir, avec la plaque, et les chevaliers à la boutonnière.

JOACHIM, écrivain ascétique italien, né dans le diocèse de Cosenza en 1130 ou 1145, mort en 1201 ou 1207. A la suite d'un voyage en Palestine, il entra dans l'ordre de Cîteaux et devint abbé de Curazio, puis de Fiore. Joachim, dont la réputation fut très-grande en son pays, composa des prophéties, et toutes ses visions, même les plus singulières, furent acceptées par ses compatriotes, par Dante lui-même, comme des inspirations divines. « L'argument fondamental de sa doctrine, dit B. Hauréau, était que l'ère chrétienne devait finir vers l'année 1260 et qu'une ère nouvelle devait alors commencer, sous les auspices d'un autre révélateur, qui viendrait apportant aux peuples un autre Evangile. Ainsi, disait-il, les trois personnes divines se sont partagé le gouvernement des siècles : à l'empire du Père appartiennent les temps qui ont précédé la venue du Christ; l'empire du Fils comprend les douze siècles et demi que doit clore l'année 1260, et à cette date les peuples passeront sous l'empire de l'Esprit. Il ajoutait qu'on verrait alors s'opérer dans les consciences, et simultanément dans les institutions religieuses et civiles, un changement, un progrès semblable à celui qui avait signalé la substitution du Nouveau Testament à l'Ancien. Ainsi l'homme avait eu trois états : sous l'empire du Père, il avait été charnel; spirituel et charnel à la fois sous l'empire du Fils, et devait être entièrement spirituel sous l'empire de l'Esprit. De là trois sociétés diverses où la prépondérance devait tour à tour appartenir aux guerriers, aux clercs séculiers et aux moines. » Ces doctrines eurent un assez grand nombre d'adeptes, appelés *joachimites*, que l'Eglise alarmée poursuivit comme hérétiques. Il nous reste de l'abbé Joachim un certain nombre d'écrits. Ceux qui ont été imprimés ont pour titre : *Concordia Veteris et Novi Testamenti* (Venise, 1519); *Exposition sur Isaïe et sur Jérémie* (Cologne, 1577); *Exposition sur l'Apocalypse* (Venise, 1527). Parmi ses opuscules manuscrits nous nous bornerons à citer : *Prophetiæ et expositiones sibyllarum; Excerptiones e libris Joachimi de mundi fine, etc.; Epistolæ Joachimi de suis prophetiis; Revelationes.*

JOACHIM (Georges), surnommé **Rheticus**, astronome, né à Feldkirchen (Rhétie) en 1514, mort en 1576. Il professa les mathématiques à Wittemberg, se lia en 1539 avec Copernic, qu'il aida dans ses observations et ses calculs, et se fit remarquer par la vivacité de ses attaques contre les partisans du système de Ptolémée. Sa table trigonométrique contenant les sinus, tangentes et sécantes de tous les arcs de 10″ en 10″, de 0° à 90°, a rendu de grands services à tous les astronomes ses contemporains; elle a été publiée par son disciple Valentin Othon, en 1596, sous le titre : *Opus palatinum de triangulis a Georgio Joachimo Rhetico cœptum; L. Valentinus Otho principis palatini mathematicus consummavit.* La méthode de calcul est fondée sur les formules qui donnent $\cos nA$ et $\sin nA$ en fonction de $\sin A$, $\cos A$, $\sin (n-1) A \cos (n-1) A$, $\sin (n-2) A$ et $\cos (n-2) A$. Ces formules, dont on ne connaît pas d'origine plus ancienne, peuvent être regardées comme dues à Rheticus lui-même.

Rheticus avait calculé les sinus avec quinze chiffres, mais sa table, publiée par Othon, n'en contenait que dix. Pitiscus rechercha le manuscrit et eut le bonheur de le retrouver d'une façon inattendue. Othon devenu vieux ne savait plus ce qu'il en avait fait; il croyait l'avoir laissé à Wittemberg où on ne le retrouva pas. A sa mort, ses papiers poudreux et moisis passèrent aux mains de Christman. Pitiscus y trouva un second exemplaire complet des sinus à quinze décimales, le revit, le corrigea et le publia sous ce titre : *Thesaurus mathematicus, sive canon sinuum... jam olim quidem incredibili labore et sumptu a Georgio Joachimo Rhetico supputatus, at nunc primum in lucem editus à Bartholomeo Pitisco.*

JOACHIM (Jean-Frédéric), historien et numismate allemand, né à Halle en 1713, mort en 1767. Il passa son doctorat en droit en 1738, devint en 1748 professeur extraordinaire de droit et d'histoire, puis conservateur de la bibliothèque de l'université de Halle. On lui doit un certain nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Jus Britanniæ regis Brunswico-luneburgensis electoris in terram Mathildinam* (Leipzig, 1735); *De manumissionibus in Ecclesiis* (Halle, 1737, in-4°); *Introduction à la diplomatique allemande* (Halle, 1748); *Recueil d'observations sur divers points de droit public et féodal et d'histoire* (Halle, 1753-1764, 4 vol. in-8°); *Instruction sur la numismatique* (Halle, 1754); le *Nouveau cabinet des médailles, où se trouvent des monnaies curieuses et non décrites jusqu'à ce jour* (Nuremberg, 1761-1767, 3 vol. in-8°).

JOACHIM (Joseph), violoniste allemand, né de parents israélites à Kittsee (Hongrie) en 1831. Elève du Conservatoire de Vienne, il fit de si rapides progrès qu'en 1843, à peine âgé de douze ans, il frappa d'étonnement à Leipzig les artistes devant lesquels il se fit entendre. Après avoir reçu dans cette ville des leçons de F. David et de Kauptmann, Joachim ne craignit pas de se mesurer, dans la symphonie concertante de Maurer pour quatre violons, avec Ernest David et Bazzini. A Dresde, en 1845, il recueillit les applaudissements les plus chaleureux et enfin mit le comble à sa réputation, en 1848, par l'exécution, à la Gewendhaus de Leipzig, d'un concerto inabordable de Spohr. Dans le courant de 1850, il se rendit à Paris, où il ne se fit entendre que des artistes dont il excita la sincère admiration par son interprétation hors ligne des œuvres classiques. Cette même année, sur la sollicitation de Liszt, Joachim accepta la direction des concerts à la cour de Weimar, puis, en 1853, passa en la même qualité à la cour de Hanovre. Depuis lors, il s'est fait entendre en Angleterre, à Paris, et est devenu, en 1869, directeur de la partie instrumentale au Conservatoire de Berlin. Au plus pur sentiment musical, à la qualité du son, à une justesse irréprochable, à la largeur de l'archet, à une incroyable dextérité de la main gauche, cet artiste joint une intuition instinctive du style propre à chacune des œuvres qu'il interprète.

Parmi ses compositions, on cite, comme la plus remarquable, son *Concert à la manière hongroise.*

JOACHIM, électeur de Brandebourg. V BRANDEBOURG.

JOACHIM, roi de Naples. V. MURAT.

JOACHIM DE KORSUN, prélat russe, mort en 1030. Il fut le premier évêque de Novogorod, où il fonda l'église Sainte-Sophie, et introduisit le christianisme dans le nord de la Russie. On le regarde comme l'auteur de fragments historiques d'un haut intérêt, en ce qui touche les Slaves du Nord. C'est dans ces fragments, découverts en 1748, que Catherine II a puisé le sujet des drames d'*Oleg* et de *Rurik.*

JOACHIM DE POBLET, religieux espagnol qui vivait au XIIe siècle, et était moine de Cîteaux au monastère de Poblet, en Catalogne. Il passe pour l'auteur de prédictions sur les rois d'Espagne. Ces prédictions, écrites en mauvais vers latins et difficilement intelligibles, ont été plusieurs fois publiées, notamment dans le *Nouveau recueil de pièces fugitives, d'histoire et de littérature* (Paris, 1717, in-12).

JOACHIMIE s. f. (jo-a-ki-mî — de *Joachim*, n. pr.). Bot. Syn. de BECKMANNIE, genre de plantes.

JOACHIMISME s. m. (jo-a-ki-mi-sme). Hist. relig. Doctrine des joachimites.

JOACHIMITE s. m. (jo-a-ki-mi-te — du nom de l'abbé *Joachim*, le fondateur). Hist. relig. Membre d'une secte fondée en Calabre au XIIe siècle, par Joachim, abbé de Fiore.

— **Encycl.** Les opinions des *joachimites* furent condamnées en 1215 par le concile de Latran, et en 1260 par celui d'Arles. Les doctrines de ces mystiques offrent de l'analogie avec celles des gnostiques, et surtout avec celles des montanistes. Ils attribuaient une vertu magique au nombre 3. Ils disaient que Dieu le Père avait régné sur les hommes depuis le commencement du monde jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ; que l'opération du Fils avait duré depuis cet avénement jusqu'à leur temps, pendant douze cent soixante ans; que le Saint-Esprit devait opérer aussi à son tour. Ils divisaient ainsi les rôles et les périodes d'exercice de pouvoir des trois personnes divines. Les *joachimites* divisaient le temps en trois règnes : sous le premier règne, les hommes ont vécu selon la chair; sous le second, selon la chair et l'esprit; sous le troisième, qui durera jusqu'à la fin du monde, ils vivront exclusivement selon l'esprit. Dans cette troisième période, les sacrements, les figures et tous les signes sensibles doivent cesser et la vérité se montrer.

Les doctrines des *joachimites* étaient assez répandues vers la fin même du XIIIe siècle; on peut considérer comme issue de ces doctrines la secte des frères apostoliques.

JOACHIMSTHAL, ville des Etats autrichiens (Bohême), cercle et à 20 kilom. N. d'Ellenbogen, sur la Weseritz; 5,700 hab. Direction et tribunal des mines; exploitation de plomb, de cobalt et d'étain. Autrefois, célèbres mines d'argent et hôtel des monnaies où furent frappés les premiers *joachimsthalers*, en 1519. Belle et ancienne église.

JOAD ou **JOÏADA**. V. JOAS, roi de Juda.

JOAILLERIE s. f. (jo-a-lle-rî; *ll* mll. — rad. *joyau*). Art du joaillier : *S'occuper de* JOAILLERIE. ‖ Commerce de joyaux : *S'être enrichi dans la* JOAILLERIE.

— Par ext. Objets du commerce de joaillier; joyaux : *Vendre, acheter des* JOAILLERIES. *Recevoir, expédier des* JOAILLERIES. *Il faut avouer que plus une architecture, une* JOAILLERIE, *une arme datent d'une époque reculée, plus le goût en est parfait et le travail exquis.* (Th. Gaut.)

JOAILLIER, ÈRE s. (jo-a-llé, è-re; *ll* mll. — rad. *joyau*). Personne qui confectionne ou vend des joyaux ou des pierreries : *Je vais vous présenter moi-même au plus riche et plus fameux* JOAILLIER *de Cuença.* (Le Sage.)

Joaillier de Saint-James (LE), opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Saint-Georges et de Leuven, musique de Grisar, représenté à l'Opéra-Comique le 17 février 1862. Le livret et la musique reproduisent en grande partie l'opéra de *Lady Melvil*, représenté au théâtre de la Renaissance le 15 novembre 1838. On distingue dans cet ouvrage les variations sur l'air de la *Molinara : Nel cor più non mi sento*, et la romance du ténor, chantée par Montaubry : *Adieu, madame.* Couderc jouait très-bien un rôle de Gascon.

JOAL, petit port situé à 80 kilom. au sud de Gorée, dans le pays de Sine, au Sénégal. Il est protégé par une tour crénelée.

JOALLE s. f. (jo-a-le). Vitic. Mode de plantation de la vigne, qui consiste à disposer les ceps par bandes de trois ou quatre rangées, alternant avec d'autres bandes cultivées en céréales.

JOANA, ville de l'Océanie, sur la côte septentrionale de l'île de Java, à 480 kilom. E. de Batavia. Factorerie hollandaise; commerce important; fabriques de coton. Cette ville est grande et agréablement située sur la rive gauche de la petite rivière navigable de son nom, près de son embouchure, dans une vaste baie formée par la mer de Java.

JOANÈS (Vincent), célèbre peintre espagnol, né à Fuente de la Higuera, près de Valence, en 1523, mort à Bocairente en 1579. Il passa plusieurs années en Italie, où il étudia les œuvres de Raphaël, dont il adopta le style, devint un peintre fort remarquable, et, de retour dans sa patrie, fonda à Valence une école où les élèves affluèrent. Cet artiste était d'une dévotion telle, qu'il ne commençait jamais un tableau sans s'y être en quelque sorte préparé par la prière et par les sacrements. Avec de telles idées, il ne devait consacrer son pinceau qu'à la peinture religieuse, et c'est ce qu'il fit. Le nombre de ses œuvres qui décorent les églises et les couvents de l'Espagne est considérable. La ville de Valence seule possède plus de quarante tableaux de cet artiste, parmi lesquels nous citerons : *Saint François de Sales*, le *Christ mort soutenu par des anges*, le *Sauveur au milieu de deux prophètes.* A Madrid, on voit six tableaux, six chefs-d'œuvre de Joanès, représentant des scènes de la *Vie de saint Etienne.* Le Louvre contient plusieurs toiles de ce maître, entre autres une magnifique *Cène.* Ses œuvres se recommandent par la correction et la pureté du dessin, par un style plein de noblesse, par la vérité du coloris, par la majesté et l'expression de ses têtes de figures, particulièrement de ses têtes de Christ, sur lesquelles il a su répandre une douceur infinie. Toutefois, malgré tout son mérite, Joanès ne saurait être considéré que comme un imitateur heureux de Raphaël. — Son fils, Jean-Vincent JOANÈS, apprit de lui l'art de peindre; mais, bien qu'il ne manquât pas d'habileté, il ne parvint jamais à l'égaler. Outre quelques bons tableaux, on a de lui des statues mises en couleur, entre autres une *Statue de Notre-Dame*, due au ciseau de Gaspard de Sainte-Marthe, qu'on voyait jadis au couvent des carmes de Valence.

JOANICE, roi des Bulgares. V. JOANNICE.

Joanita, opéra en trois actes, paroles de Edouard Duprez, musique de Gilbert Duprez; représenté à l'Opéra national le 11 mars 1852. Cet ouvrage avait été représenté le 19 novembre 1851, à Bruxelles, sous le titre de l'*Abîme de la Maladetta.* On a dit que l'auteur des paroles n'a fait que traduire un scénario italien; cela est probable, car on ne voit que sur les scènes de la Péninsule une telle accumulation d'événements invraisemblables. Il semble qu'on ne cherche qu'à fournir au musicien une suite de situations fortement accusées, sans se soucier de les relier les unes aux autres. La figure seule de Joanita a été dessinée avec soin et a excité un intérêt sympathique. C'est qu'il s'agissait de Mlle Caroline Duprez, nièce du librettiste, fille du compositeur et son élève la plus parfaite. Parmi les chanteurs célèbres qui ont écrit des œuvres lyriques, Duprez doit briller au premier rang. Ce n'est pas qu'il puisse prétendre à occuper dans l'histoire de l'art

une place à côté de Rossini, de Meyerbeer, de Donizetti et même de Bellini; mais nous ne connaissons pas de virtuose chanteur, de ténor illustre qui ait possédé à l'égal de Duprez l'art d'écrire pour les voix et les connaissances si variées de l'instrumentation; il y a, en outre, dans *Joanita*, des scènes dramatiques bien développées, surtout le finale du second acte. Nous citerons, parmi les morceaux les plus goûtés, une jolie romance chantée par Poultier, un duetto pour voix de femmes, dans le premier acte; le chœur des figurants de l'Opéra, déguisés en faux marquis, dont la musique est un arrangement pour les voix du menuet délicieux de *Hippolyte et Aricie*, de Rameau, dans le deuxième acte; et enfin, au troisième, les vocalises de bravoure, merveilleusement exécutées par Mlle Caroline Duprez. Poultier chantait le premier rôle de ténor. Les autres interprètes étaient Balanqué, Duprat et Mlle Guichard.

JOANNA, une des îles Comores. V. ANJOUAN.

JOANNE (Adolphe-Laurent), littérateur, voyageur et géographe français, né à Dijon en 1813. A quatorze ans, il se rendit à Paris, où il fit ses études au collége Charlemagne, puis se fit recevoir avocat (1836); mais, au bout de trois ans, il renonça au barreau et se lança complétement dans le journalisme et dans les lettres. Dès 1833, M. Joanne avait fourni des articles au *Journal général de l'instruction publique*; depuis, il a collaboré au *Journal des tribunaux* (1837), au *Droit* (1838), au *National* (1841), à la *Revue britannique.* Ce fut lui qui, avec MM. Charton et Paulin, fonda, en 1843, le journal l'*Illustration*, dont il a été sous-directeur et dont il s'est retiré en 1852. Des voyages qu'il fit en Suisse et en Allemagne lui donnèrent l'idée de décrire complétement les pays visités par lui, et bientôt il publia dans la Bibliothèque des chemins de fer, avec l'aide d'intelligents collaborateurs, une série considérable d'*Itinéraires*, faits avec le plus grand soin, et qui ont eu un grand et légitime succès. L'itinéraire, tel que le comprend M. Joanne, « n'est pas une géographie, ni une histoire, ni un catalogue, ni une statistique, ni un manuel du curieux, dit M. Scherer; c'est quelque chose de tout cela, un itinéraire, ainsi que le titre l'indique, renseignant le voyageur sur les voies qu'il doit prendre, lui disant partout ce qu'il y a à voir et à savoir, lui révélant le pays que nous ignorons, lui fournissant une collection de renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. » Lors de la mutilation du jardin du Luxembourg dans un but fiscal, en 1869, M. Joanne prit l'initiative d'un pétitionnement contre cette mesure, qui donna lieu, au Corps législatif, à des débats orageux, mais qui resta sans résultat.

Nous citerons de ce laborieux écrivain : *Histoire générale des voyages*, traduite de l'anglais (1840-1841, 3 vol.), avec M. E. Forgues; *Itinéraire descriptif de la Suisse, du Jura, de Baden-Baden et de la forêt Noire* (1841); *Voyages illustrés dans les cinq parties du monde* (1849, in-4°); *Souvenirs des Alpes*, poésies (1852); *Itinéraire de l'Ecosse* (1852); *Itinéraires de l'Allemagne du Nord* (1854), *des bords du Rhin* (1854), *de l'Allemagne du Sud* (1855), *de Spa et des environs* (1855), *de Paris à Bordeaux, de Paris à Nantes;* les *Environs de Paris illustrés* (1855); *Itinéraire de Paris à Lyon et à Auxerre* (1857); *Fontainebleau, Versailles et les deux Trianon* (1857); *Itinéraire de Bordeaux à Toulouse et à Cette* (1858); *Itinéraire des Pyrénées* (1857); *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, avec M. Isambert (1860); *Itinéraire de la Savoie* (1860); les *Bains d'Europe*, avec M. Le Pileur (1860); *Itinéraire du Dauphiné* (1862-1863); *Paris illustré*, avec 400 gravures (1862); les *Bords du Rhin illustrés* (1863, avec 318 grav.); la *Suisse* (1865); *Dictionnaire des communes de France* (1864), ouvrage très-estimé, avec une remarquable introduction d'Elisée Reclus; *Itinéraire général de la France* (1865-1869, 10 vol.), véritable encyclopédie du touriste, ce qu'on a écrit de plus complet sur la matière : *Paris illustré en 1870* (1871); *Le Havre, Etretat, Fécamp, etc.* (1871). On lui doit, en outre, une série de *Guides-diamants*, résumés de ses grands *Guides;* des traductions des *Spectres de Noël* et du *Combat de la vie*, de Dickens (1848); de la *Case de l'oncle Tom*, avec Forgues (1855); des *Essais*, de Macaulay, avec le même (1860); des *Escalades dans les Alpes*, de Whymper (1872), etc.; enfin, un roman, *Albert Fleuvier* (1872), histoire attachante, qui témoigne d'un talent délicat d'observation.

JOANNÉE s. f. (jo-a-né — du lat. *Joannes*, Jean). Bot. Syn. de CHUQUIRAGA. ‖ On dit aussi JOANNÉSIE.

JOANNÈS s. m. (jo-ann-nèss — du lat. *Joannes*, Jean). Métrol. anc. Monnaie d'or de France, frappée à l'image du roi Jean : *Un* JOANNÈS.

JOANNET (Claude), littérateur français, né à Dôle en 1716, mort à Paris en 1789. Il entra dans les ordres, cultiva pendant quelque temps la poésie, puis il publia, de 1754 à 1764, un journal périodique intitulé : *Lettres sur les ouvrages de piété* ou *Journal chrétien* (40 vol. in-12), dans lequel il s'attacha à combattre les idées philosophiques, et fit paraître divers ouvrages, dont les principaux sont : *Eléments de poésie française* (Paris, 1752, 3 vol. in-12), ouvrage médiocrement écrit, mais où l'on trouve des idées judicieuses et une fine critique; les *Bêtes mieux connues*, ou le *Pour et le contre sur l'âme des bêtes* (Paris, 1770, 2 vol. in-12), écrit dans lequel il soutient que les bêtes ne sont que de pures machines; *De la connaissance de l'homme dans son être et dans ses rapports* (Paris, 1775, 2 vol. in-8°).

JOANNETTE s. f. (jo-a-nè-te). Méd. Usité seulement dans l'expression *Eau de Joannette*, Eau qui contient, entre autres choses, du sulfate de chaux, du sous-carbonate de soude, du fer, etc., et que l'on emploie comme tonique dans diverses affections.

JOANNICE, ou **JOANICE**, ou **JEAN I**^er^, surnommé **Calojean**, roi des Bulgares de 1196 à 1207. Il succéda à son frère Pierre au détriment des fils de ce dernier. Dans le but d'affermir son pouvoir, il envoya une ambassade au pape, lui offrit de faire rentrer la Valachie dans l'obéissance de l'Eglise romaine, et fut couronné par un légat d'Innocent III. Bientôt après, Joannice résolut de profiter des troubles qui agitaient l'empire d'Orient pour s'agrandir. Il s'empara d'une grande partie de la Thrace, et proposa un traité d'alliance à l'empereur Baudouin, qui, loin de répondre à ses avances, exigea la restitution de ses conquêtes et lui demanda de se reconnaître vassal de l'empire. Joannice refusa, excita les Grecs à se soulever contre les Latins, rencontra l'armée de Baudouin devant Andrinople (1205), le fit prisonnier, et s'avança jusqu'aux portes de Constantinople, mais n'essaya pas de s'emparer de cette ville. Il tourna alors ses armes contre Boniface, qui venait d'être couronné roi de Thessalonique, s'empara de Serres et fit le siége de Thessalonique. La résistance qu'il trouva, et, d'un autre côté, la nouvelle des succès de Henri, frère de Baudouin, qui venait de reprendre plusieurs places dont s'étaient emparés les Bulgares, le décidèrent à lever le siége et à porter la guerre sur le territoire de l'empire (1206). Il l'envahit, en effet, signala son passage par d'atroces cruautés, fit jeter dans des fossés, aussitôt comblés, les habitants de Varna, dont il venait de s'emparer, marcha de nouveau sur Constantinople, en portant partout avec lui la dévastation; mais, abandonné d'une partie de son armée à l'approche de l'été, il jugea prudent de regagner ses Etats. La barbarie de sa conduite avait eu pour résultat de réunir contre lui les Grecs et les Latins. En 1207, Joannice voulut recommencer la guerre. Dans ce but, il fit alliance avec Lascaris, qui venait de se faire couronner empereur à Nicée. Henri parvint à les désunir en donnant à Lascaris des places en Asie. Toutefois, Joannice persévéra dans ses belliqueux projets, et il était sur le point de s'emparer de Thessalonique, lorsqu'il mourut subitement, assassiné, dit-on, par un de ses généraux nommé Manastras. Henri, empereur de Constantinople, épousa sa fille, et son neveu Phrorilas lui succéda.

JOANNICY (Gabriel), médecin polonais, né vers 1565, mort vers 1640. Il fit ses études médicales en Italie et devint, à son retour en Pologne, professeur au collége de Cracovie, puis à l'académie de cette ville, à la réforme de laquelle il eut une part importante, enfin médecin de Sigismond III. Il termina, en 1613, la publication du grand *Herbier* de Simon Syrenius. On lui doit : *De peste disputatio* (Cracovie, 1600, in-4°); *Quæstio de desipientia* (Cracovie, 1610); *Plantarum cracoviensium index* (Cracovie, 1616, in-8°), ouvrage qui est aujourd'hui une véritable rareté bibliographique, etc.

JOANNITE s. m. (jo-ann-ni-te — du lat. *Joannes*, Jean). Hist. ecclés. Nom donné aux partisans de saint Jean Chrysostome, qui lui restèrent attachés, même pendant son exil. ‖ Membre d'une ancienne secte qui existe encore en Asie, et qui confère le baptême au nom de saint Jean-Baptiste.

— **Encycl.** V. CHRÉTIENS DE SAINT-JEAN et MENDAÏTES.

JOANNY (Jean-Baptiste-Bernard BRISEBARRE, dit), acteur français, surnommé **le Talma de la province**, né à Dijon en 1775, mort en 1849. Il étudia d'abord la musique et la peinture, s'enrôla, en 1792, dans le 1er bataillon des volontaires parisiens, fut réformé à la suite d'une blessure, et obtint une place dans l'administration des domaines. La lecture des pièces de Corneille et de Racine éveilla en lui le goût du théâtre, et il débuta dans la carrière dramatique en jouant sur des théâtres de société (1797). Après avoir joué quelque temps à Paris, il alla en province, et eut des succès éclatants à Lyon, à Marseille et à Bordeaux. Appelé à Paris, en 1807, pour débuter au Théâtre-Français, il fut accueilli avec froideur par le public, qui lui reprocha de copier Talma trop servilement, et regagna la province, où il sut se faire applaudir. L'Odéon ayant été érigé en second Théâtre-Français, en 1819, Joanny y fut engagé pour jouer les grands rôles tragiques. Le succès qu'il obtint dans le rôle de Procida, des *Vêpres siciliennes*, dans celui de Chilpéric, de *Frédégonde et Brunehaut*, dans *Saül*, etc., lui ouvrit les portes de la Comédie-Française, où il reparut en 1826. Il y remplaça Talma, sans l'égaler pourtant, et prit sa retraite en 1841. La physionomie de Joanny manquait de noblesse, son jeu était inégal, mais il rachetait ces défauts par beaucoup d'âme, par une habileté rare à interpréter le personnage qu'il avait à rendre. Les rôles de Chilpéric, dans *Frédégonde*, de Saül, de Fiesque, du duc de Guise, dans *Henri III*, de Ruy-Gomez, dans *Hernani*, de Tyrrel, dans les *Enfants d'Edouard*), furent ses triomphes. Il a retracé sa vie dans les écrits suivants : *Biographie véridique* (1845, in-8°); *Ma confession* (1846, in-8°).

JOAO (SAN-), île de l'Amérique du Sud, dans l'océan Atlantique, sur la côte septentrionale du Brésil, près de la côte de la province de Maranhaö, au S.-E. de la pointe de Turivassu, par 1° 20′ de latit. S. et 47° 25′ de longit. E. Environ 25 kilom. de longueur de l'E. à l'O., sur 9 kilom. de largeur.

JOAO (SAN-), bourg du Brésil, prov. de Rio-Janeiro, à 40 kilom. N. du cap Frio, près de la côte de l'Atlantique; 2,040 hab. Commerce de bois et de bestiaux.

JOAO-DA-FOZ (SAN-), ville du Portugal, prov. de Douro, à 2 kilom. O. de Porto, sur la rive droite du Douro; 3,500 hab. Petit port défendu par un fort. Bains de mer très-fréquentés, surtout par les habitants de Porto.

JOAO-DAS-LAMPAS (SAN-), bourg de Portugal, prov. d'Estramadure, comarca et à 3 kilom. d'Alenquer; 2,625 hab.

JOAO-DA-PARAHYBA (SAN-), bourg du Brésil, prov. et à 270 kilom. N.-E. de Rio-Janeiro, à l'embouchure du Parahyba dans l'Atlantique; 2,700 hab. Pêche active; commerce assez important avec San-Salvador.

JOAO-DEL-REY (SAN-), ville du Brésil, prov. de Minas-Geraës, à 118 kilom. S.-O. de Villa-Rica, sur la rive gauche du Rio-das-Mortes; 6,000 hab. Commerce considérable de fromages, fruits, viande de porc préparée. Riches lavages d'or. Territoire très-fertile, regardé comme le grenier de la province, et dont les produits s'exportent à Rio-Janeiro. Cette ville doit son nom au roi Jean V.

JOAO, nom de plusieurs rois de Portugal. V. JEAN.

JOAO-BAPTISTA (Pedro), voyageur africain, né dans le royaume d'Angola, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, mort dans la première moitié du XIXe. Sur la demande du capitaine général portugais, Antoine de Saldanha, qui résidait à Loanda, il partit, en 1806, avec un nommé Anastasio, de la côte occidentale d'Afrique, traversa tout le continent, après avoir enduré des fatigues inouïes, et arriva à la côte occidentale, à Tette, au commencement de 1811. Joao-Baptista écrivit une relation de son voyage, qui a été insérée dans les *Annaes maritimos de Portugal* (Lisbonne, 1843, in-8°), et fut nommé en 1825, en récompense de l'intrépidité dont il avait fait preuve, capitaine des pédestres ou compagnies de voyageurs.

JOAR, ville de l'Afrique occidentale, dans la Sénégambie, à 30 kilom. N.-O. de Yamina, à quelque distance de la rive droite de la Gambie.

JOAS, roi de Juda, mort en 838 av. J.-C., fils d'Ochosias et petit-fils d'Athalie, qui crut l'envelopper dans le massacre de la race royale. Sauvé par sa tante Josabeth, femme du grand prêtre Joad ou Joïada, il fut élevé jusqu'à sept ans dans le temple, puis proclamé roi par les lévites et le peuple, pendant qu'Athalie était mise à mort (870 av. J.-C.). C'est cette restauration qui forme le sujet du chef-d'œuvre de Racine, *Athalie.* Plus tard, Joas persécuta le sacerdoce, auquel il devait la couronne et la vie, et fit périr Zacharie, le fils de son bienfaiteur, qui lui reprochait ses désordres. Soumis au tribut par Hazaël, roi de Syrie, il dépouilla le temple de ses trésors et fut égorgé par ses propres serviteurs.

Joas sauvé, tableau de Delaroche, musée du Luxembourg. Ce tableau, exposé en 1822, était le second de Paul Delaroche. Il fut inspiré à l'artiste par les vers suivants de Racine dans *Athalie :*

Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain
Et faible le tenait renversé sur son sein;
Je le pris tout sanglant. . . . . . .

Dans un compte rendu du Salon de 1822, M. Thiers disait de ce tableau : « La teinte est ardente, les expressions sont fortes, mais exagérées. Un seul groupe, celui des deux enfants égorgés, est fort beau. Mais il est fâcheux que le beau de ce tableau soit caché dans le fond. » On voit dans cette toile poindre déjà la pensée d'éclectisme habile qui fut le but constant de l'artiste, et qui fit de lui le Casimir Delavigne de la peinture. « C'est, en effet, la même manière de concevoir, de disposer un drame, dit M. de Loménie; c'est la même habileté de mise en scène, la même exécution élégante et soignée qui distinguent le peintre et le poëte. » Il est constant que Paul Delaroche a voulu être un juste milieu entre Ingres et Delacroix. *Joas sauvé* excita une grande admiration et commença la réputation de Delaroche, qui dès lors avait trouvé sa voie et l'avait comprise. Il sentit qu'il devait tempérer les qualités dramatiques que la foule lui reconnaissait, et il travailla depuis, sûr de lui-même et des autres. La hauteur de *Joas sauvé* est celle des plus grands tableaux, 3m,60, sur une largeur de 2m,60. Les figures sont plus grandes que nature.

JOAS, roi d'Israël de 840 à 825 av. J.-C., successeur de son père Joachas. Il vainquit près de Bethsen le roi de Juda, Amasias, qui lui avait déclaré la guerre, le fit prisonnier, s'empara des trésors du temple de Jérusalem et emmena comme otages les fils du roi vaincu. Quelques années plus tard, il remporta des victoires sur le roi de Syrie, Ben Adad, et reconquit sur ce prince des territoires que son père avait perdus. Joas sacrifia aux idoles, mais laissa en paix ceux de ses sujets qui croyaient au Dieu de Moïse et montra la plus grande tolérance envers le prophète Elisée. Il eut pour successeur son fils Jéroboam II.

JOATHAM ou **JOATHAN**, roi de Juda de 748 à 742 avant notre ère. Son père, Osias, atteint de la lèpre, le chargea du soin du gouvernement en 758, avec le titre de maître du palais. Joatham monta sur le trône après la mort de ce prince, embellit Jérusalem, dont il accrut les moyens de défense, battit les Ammonites, qu'il soumit à un tribut, et se fit à la fois craindre des étrangers et aimer de son peuple.

JOB s. m. (jobb — du nom du patriarche *Job*). Fam. Sot, niais, imbécile : *Est-il* JOB! *Quel* JOB *tu fais!*

— Loc. fam. *Etre pauvre comme Job*, Etre excessivement pauvre, comme Job le devint pendant ses épreuves.

JOB, personnage biblique, qui vivait en Arabie vers le XIVe siècle av. J.-C., et qui ne nous est connu que par le livre de la Bible qui porte le même nom. D'après ce livre, Job était un homme simple et droit, craignant Dieu et fuyant le mal. Il habitait la terre de Hus; mais où était cette terre, c'est ce que nul ne peut dire. Il avait sept fils et trois filles; il possédait 7,000 brebis, 3,000 chameaux, 500 paires de bœufs et 500 ânesses; il avait de plus de nombreux domestiques; aussi était-il grand et illustre parmi les Orientaux. Or, Satan obtint du Seigneur la permission de soumettre Job aux plus rudes épreuves et de lui faire tout souffrir, à l'exception de la mort.

D'abord, une tribu d'Arabes lui enlève ses bœufs et ses ânesses; le feu du ciel dévore ses troupeaux; des cavaliers lui prennent ses 3,000 chameaux; enfin, un vent furieux, soufflant du désert, renverse la maison où tous ses enfants étaient rassemblés, et les ensevelit sous les ruines. Job apprend tous ces malheurs coup sur coup, et ce seul cri s'échappe de sa poitrine : « Nu je suis sorti du sein de la terre, nu j'y retournerai. *Dieu m'avait tout donné, Dieu m'a tout ôté; que son saint nom soit béni!* »

Mais l'épreuve s'étend bientôt jusqu'à Job lui-même. Le malheureux se voit couvert d'une plaie hideuse, qui se répand depuis la tête jusqu'à la plante des pieds. *Assis sur un fumier*, il enlève avec les tessons d'un vase de terre l'humeur fétide qui coule de ses ulcères. Sa femme elle-même vient invectiver contre sa résignation et sa simplicité : « Nous tenons tout de Dieu, lui répond le saint homme; si nous avons reçu de lui les biens, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux? » Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad et Sophar, instruits de ses infortunes, viennent le voir; mais, à l'aspect des maux dont ils le voient frappé, ils restent muets durant sept jours et sept nuits; enfin ils entreprennent de lui prouver que les adversités ne tombent que sur les méchants; ils lui adressent des reproches sanglants et le chargent d'humiliations. Job prend Dieu à témoin de son innocence, et proteste qu'il est injustement opprimé. Sa réponse est un modèle d'éloquence mâle et soutenue. On y trouve des pensées d'une incroyable profondeur touchant l'existence du mal physique et du mal moral, sous l'empire d'un Dieu puissant et bon. Tout à coup un nouvel interlocuteur, nommé Eliu ou Elihu, plus jeune que les autres, prend la parole, non pour accuser Job d'avoir mérité par ses crimes les châtiments sévères que Dieu lui a infligés, mais pour lui faire remarquer qu'il a montré trop d'orgueil en protestant de son innocence, parce que nul mortel ne peut se flatter de pénétrer dans les jugements de Dieu et d'être toujours resté parfaitement pur à ses yeux. Puis Dieu lui-même prend la parole, et, après avoir blâmé la présomption du jeune Elihu, rappelle quelques-uns des prodiges qui montrent sa puissance, dans un langage plein de grandeur et de majesté. Alors Job reconnaît qu'il est sorti des bornes que devaient lui imposer sa faiblesse et son ignorance, et Dieu, satisfait de sa soumission, le guérit de ses maux et lui rend au double les biens qu'il a perdus. Le patriarche vécut encore cent quarante années, et Dieu lui donna de nouveau sept fils et trois filles.

Le fumier de Job, sa résignation, les railleries de sa femme, les invectives de ses amis ont passé dans la langue littéraire et donnent lieu à de fréquentes allusions.

« Hélas! madame la baronne, répondit tristement le vieillard, Dieu et les hommes me l'ont fait payer bien cher, cette prospérité qu'on m'envie! Dieu m'a pris ma femme et mon enfant; les hommes m'ont chargé d'outrages. Le vieux *Job* était moins malheu-